

## Hugo entre guerre et paix

Contribution au dossier « Victor Hugo » dans *Hommes et Libertés, Revue de la Ligue des Droits de l'Homme*, n°119, juillet-septembre 2002.

**Écrivain taraudé par l'horreur de la guerre, deux fois président du Congrès de la paix, Hugo n'en fut pas moins un défenseur des peuples en lutte pour leur libération, préalable nécessaire à la construction de l'unité des nations. La paix certes, mais pas à n'importe quel prix.**

Hugo pacifiste ? Oui et non. Oui, parce que l'engagement en faveur de la paix de celui qui fut par deux fois – en 1849 et en 1869 – président du Congrès de la paix fut un combat obstiné. Non, parce qu'il y aura eu pour Hugo, dans ce XIX<sup>e</sup> siècle qu'il a presque intégralement traversé, des guerres nécessaires et sublimes et des paix infâmes, et plus viscéralement peut-être parce que les contradictions, les ambivalences qui saisirent au cœur dès l'enfance ce fils de général d'Empire n'en finirent pas de travailler son œuvre et son combat : en 1811, pour rejoindre un père que l'absence et l'épopée impériale avaient magnifié, le petit Victor traversa une Espagne ravagée par les désastres et les violences de la guerre. Plaines dévastées, gibets, cadavres au bord des routes. Les cauchemars de Goya projetés dans la réalité. Horreur, grandeur de la guerre. Le prix à payer pour que les hommes soient grands serait-il qu'ils soient horribles ? Hugo, très vite, recherchera d'autres modèles de cette grandeur – le poète, le prophète, l'homme de civilisation, les héros de la pitié, de la clémence, de la solidarité. Jamais cependant il ne se détachera complètement – il le dit lui-même dans un texte de 1870 – de la fascination ambivalente qu'exerça sur lui bien avant l'âge d'homme le sublime guerrier.

### La libération comme préalable

Hugo cependant est de ceux qui réclament le droit de *grandir*. De fait, qu'y a-t-il de commun entre le jeune poète des *Odes* de 1823, qui célèbre les soldats des armées de Louis XVIII venus à la rescousse d'une monarchie espagnole opiniâtrement réactionnaire, et le vieux poète de *L'Année terrible*, qui loue l'héroïsme des Parisiens refusant la capitulation de janvier 1871, et qui se rend à l'idée de « *Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix* » ? Une distance infinie les sépare, celle d'un horizon lentement dégagé, la République universelle, la paix irradiant dans l'avenir l'harmonie de « *l'unique nation* », l'humanité.

La paix donc, mais pas à n'importe quel prix, ni dans n'importe quelles conditions. Hugo aura été le défenseur de toutes les luttes et de toutes les guerres d'indépendance nationale, depuis la guerre de Grèce qui fut le déclencheur d'un de ses plus beaux recueils, paru en 1829, *Les Orientales*. Et cela y compris lorsque, dans son exil, il se sera pleinement rendu à la cause pacifiste. C'est que pour le Hugo d'alors, la libération – même par la lutte armée – des nationalités opprimées est le préalable nécessaire à leur dissolution dans l'unité, l'Europe, l'humanité. L'obstacle à la paix universelle – et la paix ne saurait être qu'universelle –

n'est pas à chercher dans une nature humaine peccable, encline à la violence et sans salut possible, mais dans la domination qu'exercent sur les peuples et sur le peuple les empires.

La Grèce, la Crète, la Serbie, la Pologne, l'Italie, la France de « Napoléon-le-Petit », plus tard et autrement celle de l'après-Sedan, autant de nations qui doivent reconquérir leur indépendance et leur intégrité par les armes, avant de pouvoir se dissiper dans l'Europe, puis dans la République universelle, en une concorde dont elles auront été les sujets libres et égaux en droit. C'est au nom du même principe qu'en 1863 Hugo encouragera les Mexicains à résister aux troupes françaises. Et en 1870, avant de rentrer de son exil pour participer à la défense nationale, il plante dans le jardin de Hauteville House un arbre des États-Unis d'Europe. De ce point de vue, la guerre de 1870 est une triste ruse de la paix. Le vieux clou rouillé de Nemrod, du passé archaïque et barbare, réemployé pour et par le progrès. Certes, le temps des « *sublimes égorgeurs d'hommes* » a passé : « *la chair à canon pense, et perd l'admiration d'être canonisée* ». Mais « *Une dernière guerre ! hélas, il la faut ! oui* » – telle est la sinistre « *loi de formation du progrès* » : la paix universelle ne saurait se construire sur les ruines de la patrie de la Révolution et des droits de l'homme. Le prix à payer pour la paix, c'est la guerre, « *hélas !* » De cette contradiction pleinement assumée résultera, il faut le dire, la plus grave ambiguïté de la gloire de Hugo : derrière son cercueil, ce sont *aussi* des nationalistes « revanchards » qui défilèrent en 1885.

### **Contradictions de l'universalisme**

Et les guerres coloniales dans tout cela ? Elles sont peu pensables, tant elles brouillent le schéma d'expansion de la civilisation sur les empires despotiques, à quoi on ne saurait guère assimiler en particulier l'Algérie. Sur ces conquêtes-là, Hugo garde un silence embarrassé. Pas toujours cependant. Car, victoire gagnée sur la « *vieille barbarie* », ces guerres menacent de se retourner en triomphe de celle-ci au cœur de la patrie de l'universel – « *L'armée – faite féroce par l'Algérie* »<sup>1</sup>. Hugo entre guerre et paix est pris, comme la plupart des républicains de son temps, dans les contradictions d'un universalisme confondant l'universel et « la » civilisation. Il n'empêche : par la peinture des horreurs de la guerre, par la réinvention, après Lucain et Agrippa d'Aubigné, d'une épopée pathétique identifiant son point de vue à celui des victimes et non à celui des vainqueurs, par le combat qu'il mena en tant qu'homme politique pour la paix, Hugo participa *aussi* activement à l'émergence d'une sensibilité nouvelle au malheur que constitue toute guerre, et au développement des mouvements pacifistes.

### **CLAUDE MILLET**

université Lille III

1. *Choses vues*, 1852. Voir Franck Laurent, *Hugo face à la conquête de l'Algérie*, Maisonneuve et Larose, 2002.